

MARCO LAYERA

Parallèlement à son parcours en droit, philosophie et criminologie à l'Université du Chili, Marco Layera a suivi une formation à l'école du théâtre La Matrice et au théâtre L'Image de Valparaiso. En 2007, il fonde la compagnie La Re-Sentida, composée de jeunes acteurs chiliens qui partagent sa conception de l'art et de la scène comme instruments de pensée politique, nécessairement inventifs et subversifs. Avec eux, Marco Layera est accueilli dans de nombreux théâtres et festivals internationaux, notamment en Europe. Il mène également des recherches sur les procédés scéniques actuels, dans le cadre des projets Citoyens Elencos et Laboratoires de montage. Lauréat du prix Eugenio Guzmán décerné par l'Université du Chili, Marco Layera a par ailleurs contribué à la revue *Pointages* de l'Université catholique et au supplément *Alias* du journal *Il Manifesto*. Après *Le Simulacre* et *En essayant de faire une œuvre qui change le monde*, pièce enjouée au ton rassembleur, Marco Layera et ses compagnons ont questionné l'héritage laissé par Salvador Allende en jouant son dernier discours lors du coup d'État de Pinochet dans *La Imaginación del futuro*, présenté au Festival d'Avignon en 2014.

LES « BOBOS »

En France, l'expression « bourgeois bohème » apparaît en 1978 dans la bande dessinée *Les Frustrés* de Claire Brétécher. En 2000, l'américain David Brooks publie le livre *Bobos in paradise* qui, par une contraction de l'expression « *bohemian bourgeois* », entérine le terme aussitôt repris en France dans la traduction d'Agathe Nabet et Marianne Thirioux parue la même année, *Les Bobos*. Caractérisée par des modes de vie et de consommation décontractés, cette classe sociale réunit des personnes éduquées, financièrement aisées, qui mêlent comportement capitaliste et valeurs traditionnellement de gauche.

LA DICTADURA DE LO COOL

Inspirée par la lecture de *L'Esthétique de la résistance* de Peter Weiss ou encore du *Misanthrope* de Molière, la Re-Sentida se penche sur les mouvements de résistance actuels au Chili, tels ceux du peuple mapuche, des étudiants ou des groupes de résistance durant la dictature. Mais comment représenter ces expériences révolutionnaires sans que notre regard bourgeois ne trahisse leur radicalité ? Marco Layera, conscient de faire lui-même partie des bobos (contraction de bourgeois-bohèmes), interroge le potentiel et l'intégrité de ce groupe social qui a su assembler les bénéfices et les privilèges du système capitaliste avec la conscience sociale qu'exigent les milieux progressistes. Pour examiner ce paradoxe, il instaure une fiction : le soir d'un 1^{er} mai à Santiago du Chili, tandis que des manifestations se déploient dans les rues, un groupe d'amis liés à l'élite culturelle et artistique se réunit pour fêter le propriétaire de la maison qui a été nommé Ministre de la Culture. Ce dernier décide de boycotter la fête et d'en faire un cauchemar, après avoir pris conscience de l'hypocrisie du cercle qui l'entoure et de l'inefficacité sociale de la culture bourgeoise. Avec *La Dictadura du cool*, Marco Layera propose une photographie monstrueuse de notre époque, du fascisme des images, du règne du moi et de l'impossibilité de toute émotion. Une satire sociale grossière et vertigineuse qui aspire à une réflexion critique sur notre mode de vie contemporain.

—
It is the first day of May in Santiago de Chile, and a group of friends all working in the arts have gathered to celebrate the new Minister of Culture. He refuses to join them, though, because he has realised just how ineffective art is as a channel for real social change.

LES DATES DE LA DICTADURA DE LO COOL APRÈS LE FESTIVAL

— du 28 septembre au 1^{er} octobre 2016 — du 14 au 18 janvier 2017 au Festival
au Hebbel am Ufer Theater de Berlin International de Teatro Santiago a
(Allemagne) Mil (Chili)

#MARCOLAYERA
#DICTADURACOOOL
#GYMNASEAUBANEL

70^e
ÉDITION

Tout le Festival sur :
festival-avignon.com



#FDA16

Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

Dessin © Adel Abdessemed, ADAGP 2016 / Conception graphique © STUDIO ALLEZ



Création 2016

LA DICTADURA DE LO COOL
LA DICTATURE DU COOL

MARCO LAYERA

18 19 20 21 |
23 24 JUL
À 18H

GYMNASE
DU LYCÉE AUBANEL

Santiago du Chili

Création 2016	LA DICTADURA DE LO COOL LA DICTATURE DU COOL	18 19 20 21 23 24 JUL À 18H
	MARCO LAYERA	durée 1h25 spectacle en espagnol surtitré en français

Avec Diego Acuña, Benjamín Cortés, Carolina de la Maza, Pedro Muñoz, Carolina Palacios, Benjamín Westfall

Mise en scène Marco Layera

Texte La Re-Sentida

Scénographie Pablo de la Fuente

Costumes Daniel Bagnara

Musique Alejandro Miranda

Direction technique Karl Heinz Sateler

Régie son Alonso Orrego

Régie vidéo Cristian Reyes

Caméra Alejandro Batarce

Régie plateau Mariela Espinoza et Martin Houssais

Traduction du surtitrage Victoria Mariani

Direction de production Nicolás Herrera

Administration de tournée Loreto Araya

Production La Re-Sentida

Coproduction HAU Hebbel am Ufer (Berlin), Fondation culturelle fédérale allemande

Avec le soutien de l'Onda

Spectacle créé le 18 juillet 2016 au Festival d'Avignon.

ENTRETIEN AVEC MARCO LAYERA

Dans quels pays trouve-t-on le terme et la classe de « bourgeois-bohèmes » ? Pourquoi y consacrez-vous votre nouveau spectacle ?

Marco Layera : Je constate que cette classe est particulièrement présente sous ce terme aux États-Unis et en France, mais un groupe social aux traits et aux valeurs identiques apparaît dans de nombreux autres pays, où il est seulement désigné par d'autres noms. Au-delà du terme, il est intéressant de définir ce groupe social car d'après moi, il s'impose à notre époque. Cette classe se caractérise par le développement d'un mode de vie qui fait plus que s'accommoder avec le capitalisme, qui y contribue et y adhère, en même temps qu'elle défend des valeurs dites de contre-culture. Il s'agit d'une nouvelle bourgeoisie qui prétend humaniser le capitalisme et se construit en réalité une identité complaisante. Parler de ce groupe social, c'est tenter de définir notre époque, ce mode de vie et de pensée nous permet de nous considérer comme des citoyens sensibles, socialement engagés et politiquement actifs.

Les références textuelles qui ont nourri les premières étapes de votre travail sont majoritairement françaises. La France serait-elle particulièrement « visée » par votre compagnie, la Re-Sentida, cette fois ?

Si, au départ du processus créatif, nous avons utilisé certaines références textuelles d'origine française comme *Le Misanthrope* de Molière, certains romans de Michel Houellebecq ou les écrits du Comité invisible, ce spectacle n'a pas pour objectif d'interpeller directement ni spécifiquement la société française mais de circonscrire un groupe social qui est présent tant au Chili que dans toutes les sociétés occidentales, et auquel il semble que j'appartiens moi-même.

Comment considérez-vous un groupe tel que le Comité invisible ? Partage-t-il selon vous le « pseudo humanisme » que vous prêtez aux bourgeois-bohèmes ou propose-t-il un renversement du capitalisme ?

Le diagnostic que dresse le Comité invisible me semble assez réussi. Dans son manifeste *L'Insurrection qui vient*, il est lucide sur les temps que nous traversons et sur ce que nous vivons aujourd'hui. Au-delà de ce que l'on peut ou non partager avec les membres de ce comité dans sa proposition de lutte révolutionnaire, il est intéressant qu'il existe des voix qui fassent apparaître des propositions radicales et qui suscitent un débat capable de secouer le statu quo dominant.

Quels sont les mouvements auxquels vous confrontez le confort idéologique de la classe « bobo » ? Vous évoquez notamment les écoles normales au Mexique. Que s'y passe-t-il ?

Au début de ce projet, nous avons l'intention de confronter explicitement la forme de participation politique de la classe des bourgeois-bohèmes à des groupes radicaux. Mais au cours de la création, nous avons décidé de nous centrer sur le monde bourgeois-bohème et d'en adopter le point de vue, c'est-à-dire de ne faire référence à d'autres réalités qu'à partir de cette classe. Les écoles normales rurales au Mexique sont un projet éducatif qui vise à fournir une éducation gratuite aux paysans et aux indigènes des zones les plus défavorisées – et souvent les plus rurales – du pays. La mission des écoles rurales est de former des enseignants critiques, porteurs d'idéaux révolutionnaires, capables d'employer l'éducation comme un outil d'entente et de transformation sociales. Ces structures ont fait l'objet d'une sévère répression de la part de l'État mexicain pendant des années. En 2014, lors d'un affrontement avec la police, quarante-trois étudiants de l'École normale d'Ayotzinapa furent assassinés. Aujourd'hui encore, on les dit « disparus ».

Un fil narratif assemblera-t-il le spectacle ? Une fiction s'instaurera-t-elle ?

Le spectacle est basé sur une fiction que nous avons créée et qui a lieu à Santiago

du Chili, la nuit d'un 1^{er} mai. À ce moment-là, pendant que dans les rues se déploie une effervescente ambiance de protestation, un groupe d'amis liés au monde intellectuel et artistique de la capitale se réunit dans une maison pour célébrer la nomination de son propriétaire au poste de Ministre de la Culture. Celui-ci, enfermé dans sa chambre, a décidé de ne pas participer à la fête ou aux félicitations, après avoir pris conscience de l'hypocrisie du cercle social qui l'entoure et de l'inefficacité de l'art bourgeois pour déclencher un changement culturel profond. À partir de cette situation, nous réfléchissons à la place et au potentiel de l'art contemporain, de la culture, de la politique et du style de vie des nouvelles générations bourgeoises dans l'organisation du monde d'aujourd'hui.

Une œuvre théâtrale, et plus généralement artistique, qui tend à divertir tout en faisant réfléchir n'est-elle pas une manifestation « bourgeoise-bohème » ?

En fonction du contexte, on peut dire que quasiment toutes les expressions artistiques sont des manifestations à la fois bourgeoises et bohèmes. Ce qui est intéressant, c'est de se placer dans l'espace de cette contradiction et de les mettre en question pour révéler l'impossible confort de cette situation. C'est très confortable de critiquer la pensée, les aspirations, le fonctionnement et le mode de vie des « autres » ; il me semble en revanche plus audacieux et plus révélateur de se livrer aujourd'hui à l'exercice de nous regarder nous-mêmes dans un miroir et de ne pas être tellement complaisants avec ce que nous y voyons. Aujourd'hui même la plus radicale des expressions artistiques ne cesse d'être une manifestation privilégiée qui a lieu dans un espace sécurisé et qui ne permet ni à son auteur ni à ses spectateurs de courir un véritable danger. Dans cette perspective, je crois que la radicalité devrait être recherchée dans la vie plus que dans l'art.

Vous dites vouloir désacraliser la représentation théâtrale. Cela passe-t-il par l'emploi de multiples modes d'expression sur la scène ?

Habituellement, au Chili, le théâtre est considéré comme une discipline artistique solennelle, avec beaucoup de règles et de formalités qui en définitive ne produisent qu'une seule chose : elles instaurent une distance entre le spectateur et ce qu'il voit. Lorsque je parle de désacraliser l'acte théâtral, je veux dire lui donner la fraîcheur et l'impudence qui rendent concret un spectacle vivant, qui livrent une œuvre dont la proximité et l'accessibilité soient capables d'interpeller le spectateur. Quand ils sont utilisés pour atteindre cet objectif, je ne vois pas d'inconvénient à la diversité et à la multiplication des moyens d'expression sur la scène.

La résistance serait-elle aujourd'hui impossible à mettre en place ? Auriez-vous une nostalgie d'un ordre plus strictement autoritaire contre lequel lutter fermement ?

Pour parler clairement de la révolution, je pense qu'aujourd'hui elle n'est pas impossible – si complexe qu'il soit de la mener jusqu'au bout –, même si à notre époque « l'ennemi », pour ainsi dire, est plus diffus. Par exemple, dans mon pays, il s'était personifié en un monstre appelé Pinochet mais, avec l'arrivée de la démocratie, l'ennemi est devenu invisible. Maintenant rien ne nous opprime, ni autant ni aussi clairement. En substance comme en apparence, nos droits sont protégés. La technologie, les moyens de communication et les drogues se sont démocratisés... Il existe une espèce de « fascisme de l'oisiveté » qui nous rend léthargiques, qui nous engourdit. Nous sommes devenus une sorte de victimes jouissantes et complaisantes du système et, à supposer que nous le désirions, nous n'avons plus rien contre quoi nous battre.

Propos recueillis par Marion Canelas
Traduits de l'espagnol par Loreto Araya